

Elizabeth Landry

L'Hôtesse de l'air

1 Le décollage de
**Scarlett
Lambert**

Elizabeth Landry

L'Hôtesse de l'air

1

Le décollage de
**Scarlett
Lambert**

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Chapitre 1

Aéroport de Montréal (YUL)

— **M**esdames et messieurs, ceci est une annonce d'embarquement pour le vol VéoAir 762 à destination de Rome. Nous invitons maintenant tous les passagers à se présenter à la porte 61.

C'est étrange. J'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'ai pas entendu ce message. Pourtant, j'ai déambulé des milliers de fois dans les couloirs de cet aéroport. L'habitude m'a sans doute immunisée contre certains bruits. Avec le temps, ils se sont transformés en une douce ambiance sonore à peine perceptible. Je ne les remarque même plus. Quoique, aujourd'hui, la situation diffère légèrement. D'un sourd murmure à un cri strident, je perçois tout. Je suis nerveuse, car d'ici une demi-heure je m'envolerai vers Rome. D'ordinaire, toutes ces annonces retentissantes n'arriveraient guère jusqu'à moi, car je ne serais pas assise sur l'un de ces bancs inconfortables à réfléchir avant de monter à bord d'un avion. En fait,

j'attendrais plutôt à l'intérieur de l'appareil l'arrivée des passagers et je n'aurais probablement pas le temps de penser.

C'est que je suis agente de bord. Mais comme plusieurs m'ont déjà demandé, incrédules : « Quoi ? Agent de bar ? Tu es serveuse, tu travailles dans un bar ? », je préfère dire que je suis « hôtesse de l'air ». Les confusions sont ainsi évitées et c'est de loin beaucoup plus sexy que « agent de bord » qui, à mon avis, sonne un tantinet masculin.

Dans le temps, être hôtesse de l'air rimait avec « je ne tombe pas enceinte, je ne grossis pas et je vous sers du Pepsi sans broncher. Bref, je suis parfaite ». Et puis, comme tout évolue, les choses ont changé. Dorénavant, hôtesse de l'air, alias agent de bord, rime avec « j'ai des bébés, je peux grossir, et ne me demandez pas un surclassement gratuit en première classe car la réponse sera non, c'est moi le boss ! ».

Décidément, le boulot a vraiment évolué ! En revanche, un aspect reste inchangé : le mystère du métier. Intrigant ? Évidemment ! Mon bureau est situé à 36 000 pieds dans les airs et se déplace à 850 kilomètres à l'heure. Il est conduit par deux bonshommes habillés de vestons noirs aux manches garnies de larges lignes jaunes inspirant le respect. Ils jasant de femmes et emploient des termes techniques que je ne comprends pas.

Dans l'avion, derrière cette porte blindée qui leur fait dos, s'affairent de petites, moyennes et grandes abeilles surnommées « agents de bord », « hôtesse de l'air », « stewards » ou « PNC » (personnel navigant commercial). Nous les appelons les juniors, les seniors ou les vieilles sacoches. Elles bavardent entre elles, se chicanent parfois, se confient leurs problèmes ou se méprisent selon leur ancienneté. Elles sont belles ou moches, massothérapeutes ou sportives, femmes d'affaires ou cuisinières. Elles se promènent dans une énorme ruche de métal volante remplie de person-

nages de toutes sortes : des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des exilés, des prisonniers, des voleurs. Certains de ces passagers sont gentils et courtois, mais d'autres sont furieux, malades, nerveux ou complètement intoxiqués par l'alcool. Il y en a même qui donnent l'impression d'avoir laissé tout bonnement leur cerveau au comptoir d'enregistrement avec leurs bagages.

De plus, ces messieurs-dames parlent parfois. Entre eux, bien sûr, mais ils s'adressent aussi à l'occasion à des petites abeilles telles que moi. Lorsqu'ils le font, ils demandent, exigent, chialent et interrogent. « C'est quoi ton pays préféré ? » « Ah ! Ça ne doit pas être évident pour fonder une famille ! » « Ils sont comment les pilotes ? » « C'est quoi la pire chose que tu aies vécue dans l'avion ? » Passionnant !

Parler de mon métier divertit mes passagers et les fait rêver. Par politesse, je réponds toujours avec un sourire à leurs nombreuses interrogations, et quelquefois même avec un enthousiasme inexplicable. À l'occasion, je me surprends avec des répliques comme : « Wow, vous êtes vraiment le premier à me poser la question ! », alors que ce n'est évidemment pas le cas. Mais pour être honnête, j'ai rarement le désir de répondre à cet interrogatoire répétitif.

J'en ai déjà suffisamment plein les bras de jouer à la bête de cirque en vol en me laissant observer dans l'allée pendant des heures par mes passagers. On me regarde manger mon sandwich et on me scrute à la loupe lors des décollages. On me tire la jupette pour attirer mon attention ou on me dérobe mes magazines laissés une seconde sur le comptoir. Et en bonus, on me fait une interview sur mon métier. Tout compte fait, je devrais peut-être aller me reposer à Rome quelques jours.

Ce soir, je ne suis qu'une passagère. J'accompagne John, l'homme que j'aime, pour un court séjour de trois journées en Italie. Il est pilote et il est déjà à bord de l'avion que je devrais prendre. Par contre, moi, j'attends toujours sur ce banc inconfortable. C'est étrange, lorsque j'ai accepté son invitation, j'étais convaincue que les soixante-douze prochaines heures seraient les plus belles de ma vie, et maintenant je ne sais plus. Je suis perdue dans mes pensées et je refuse de bouger. J'ai l'impression que mon univers changera à jamais si je mets les pieds dans cet avion. Je préfère réfléchir encore un peu avant de monter à bord. Il me reste du temps, de toute façon, les passagers font encore la file avec leurs cartes d'embarquement et leurs passeports.

Bien que mon métier regorge d'anecdotes divertissantes, être hôtesse de l'air, c'est plus que ça. Pour tout dire, je sauve le monde. Bon, je n'ai pas encore eu à sauver la vie de qui que ce soit, mais ne serait-ce pas l'une de mes tâches premières si jamais, par extrême malchance, l'avion s'écrasait ? J'avoue que je ne souhaite pas du tout que ça arrive, mais d'une certaine façon j'aime bien penser que je serais celle qui pourrait faire la différence lors d'un accident. J'ouvrirais la porte rapidement et je m'écrierais : « Sautez, glissez, dégagez ! » En un clin d'œil, tout le monde serait hors de danger. Ça, c'est mon scénario idéal. Mais personne ne peut prévoir comment il réagira une fois devant cette éprouvante réalité.

L'autre scénario pourrait être le suivant : j'ouvrirais la porte et je m'assurerais que la glissière est bel et bien gonflée, je regarderais dehors puis à l'intérieur de la cabine pour regarder à nouveau dehors. Légèrement hésitante, je jetterais encore un coup d'œil à l'intérieur, là où les flammes et la fumée créeraient un tumulte, et dans tout ce bordel je m'écrierais finalement : « Venez,

suivez-moi, par ici la sortie ! » La parfaite héroïne, non ?

Bon, il faut admettre qu'on a tous voulu un jour sauver le monde à notre façon. Les petits gars veulent être des pompiers ou des policiers pour aider les plus faibles ou arrêter les méchants bandits. Les petites filles, elles, souhaitent devenir vétérinaires ou professeures pour soigner les animaux ou s'occuper des enfants. Je ne fais donc pas exception, car j'essaie également de contribuer au bien-être de mes semblables.

Dans tous les cas, s'il devait y avoir une catastrophe, je souhaite de tout mon cœur participer à l'évacuation de mes passagers. Pour les sauver, bien entendu, mais aussi pour une autre raison. Lors d'une urgence, lorsqu'une personne se frotte devant la porte et refuse de sauter sur la glissière, l'hôtesse de l'air doit carrément la pousser hors de l'avion. C'est le seul moment où le personnel de cabine est autorisé à pousser un passager. Hon !

Être hôtesse de l'air, c'est avant tout veiller à la sécurité de ses passagers (policière). Ensuite, c'est s'amuser à leur plaire pour qu'ils reviennent voler sur nos ailes (séductrice). Mis à part la distribution de café et de thé (serveuse), je suis là pour panser les blessures (infirmière), écouter les inquiétudes et les confidences (psychologue) et, tant qu'à y être, empêcher la propagation d'infections contagieuses à bord (bactériologiste), régler les chicanes (gardienne d'enfants), faire des sourires forcés (comédienne) et dire : « Ah ! Je comprends, mon cher monsieur, vous avez raison », et ce, même si monsieur a tort. Tout ça pour prévenir les incidents qui pourraient nous mettre en danger. Et voilà, c'est exactement ce que je disais, je sauve le monde ! Mais encore ?

En hiver, je voyage vers des destinations ensoleillées comme la Jamaïque, le Mexique ou la République dominicaine. Mes passagers se prénomment Cindy, Pauline ou Roger, et je leur sers du Pepsi ou du 7Up.

Durant cette période, je passe la majorité de mon temps dans l'avion, loin des plages idylliques. Ces vols sont en quelque sorte des vols d'agaces, comme j'aime bien les appeler. Par exemple, je vole pendant quatre heures vers Cancún et, une fois l'avion atterri et tous les passagers débarqués, je reste dans l'appareil. Je ne descends pas avec eux pour me faire bronzer sur les plages de sable fin. Non, car je dois ramener vers le Canada des vacanciers maintenant tout brûlés par le chaud soleil mexicain. Pendant que l'avion se fait refaire une beauté pour le trajet de retour, je m'installe à l'extérieur, dans l'escalier, et je me fais dorer au soleil une vingtaine de minutes. Ensuite, c'est reparti, d'autres passagers embarquent et bye bye Cancún. Si je suis encore plus chanceuse, quelques agents de bord ayant beaucoup d'ancienneté dans la compagnie aérienne resteront quelques jours au chaud et seront remplacés par d'autres séniors qui auront également passé quelques jours sous les tropiques.

En été, au moins, je me gâte. Je voyage à Paris, Madrid, Londres ou ailleurs, et comme les vols sont beaucoup trop longs pour revenir au Canada immédiatement, j'ai le plaisir de passer la nuit sur place. Je fais donc le plein de confit de canard en France et j'achète mes souliers en Espagne. Je rentre d'Italie avec des tonnes et des tonnes de parmesan, des pâtes et de l'huile de truffe. Mes passagers s'appellent désormais Arnaud, Fabrizio ou Agathapoulos, et je leur sers du vin rouge et des jus plutôt que des boissons gazeuses.

D'ailleurs, j'ai remarqué un phénomène universel lié à la consommation des jus. À tout coup, été comme hiver, de par le monde, d'une culture à l'autre, ce phénomène se répète et m'irrite sincèrement. Je ne parle pas ici du jus d'orange ou du jus de pomme qui, la plupart du temps, ne me contrarient vraiment pas. Par contre, je n'ai aucun plaisir à servir du jus de tomate. Je déteste ça. Je l'avoue, le jus de tomate me répugne. Voici pourquoi.

Selon moi, personne ne boit du jus de tomate à la maison. Par sa nature, il n'est pas désaltérant. On en prend lorsqu'on a faim, ou on le commande en table d'hôte au restaurant quand on n'aime pas la soupe du jour. Je ne croirai jamais qu'un bon jus de tomate est la boisson idéale à boire en tout temps. Non ! Pourtant, lorsqu'on part en voyage (et je m'inclus là-dedans), on dirait que c'est soudainement le rafraîchissement le plus populaire. Et le jus de tomate est comme la peste. Quand quelqu'un a le malheur d'en demander un verre, c'est inévitable, tous les autres passagers en veulent aussi. Ça m'énerve !

C'est simple, si M. A, assis au hublot, pense au fameux jus de tomate et ose en demander, c'est bien certain que MM. B et C, dans la même allée, en réclameront aussi. Ensuite suivront Mmes D et E. Un peu plus tard, Mlles F, G et H de la rangée en arrière, qui auront également entendu entre les branches qu'on servait du jus de tomate à bord de cet avion, en voudront aussi. Si je suis chanceuse, je réussirai peut-être à n'en donner qu'une dizaine, sinon le mot se sera répandu à la vitesse de l'éclair et, d'ici à la fin du vol, nous n'aurons plus de jus de tomate pour le trajet de retour. Merci beaucoup, monsieur A !

Finalement, je crois que la question de savoir si je dois embarquer ou pas dans cet avion m'angoisse plus que je ne l'aurais imaginé. J'attends depuis plus d'une heure mon départ vers Rome, mais je n'arrive pas à me décider : je pars ou je reste ? C'est quoi mon problème ? Je suis une jeune femme de trente ans qui s'en va en Italie avec l'homme qu'elle aime. Il n'y a rien de mal là-dedans ! Normalement, je devrais être debout, comme les autres passagers, à piétiner pour monter dans l'avion, mais curieusement je ne suis pas du tout certaine de vouloir y mettre les pieds. Moi qui essaie

tous les jours de maîtriser mon empressement sans y arriver véritablement, je veux maintenant rester assise à attendre ? C'est le monde à l'envers !

Toute cette impatience qui serpentait dans mes veines hier, avant-hier ou le jour d'avant vient soudainement de disparaître. Même ces bouffées d'exaspération qui me poussent normalement à me précipiter à la rescousse de mes passagers marchant lentement, trop lentement vers leurs sièges lors d'un embarquement ne se font pas sentir. Je suis là à réfléchir dans l'aire d'attente de l'aéroport et je ne sais toujours pas quoi faire. Je serais même prête à rester assise les mains croisées toute la nuit à regarder les passagers monter à bord un à un. Pour une fois, j'aurais le temps de faire un choix éclairé.

Il est bien évident que j'ai la tête ailleurs. Je prends le temps d'observer minutieusement tous ces hommes et ces femmes qui remettent leurs cartes d'embarquement à l'agente au comptoir. Je vais même jusqu'à les compter. J'ai vraiment besoin de temps avant de me décider. Mais je ne voudrais tout de même pas en arriver à entendre prononcer au micro : « Attention, appel final ! Mme Scarlett Lambert est invitée à se présenter immédiatement à la porte 61. Appel final ! »

De toute façon, bien que je sois impatiente de nature, j'aime être la dernière à embarquer. Je préfère rester assise sur ce banc plutôt que d'avancer à pas de tortue vers la porte de l'avion. Agir ainsi ménage mes nerfs, car je déteste par-dessus tout attendre en file indienne. C'est simple : avoir l'impression que rien ne bouge m'exaspère. Bien sûr, les gens avancent, mais rarement assez vite pour moi. Quelle est la vitesse d'embarquement adéquate pour me satisfaire ? Difficile à déterminer, mais disons qu'elle n'est pas souvent au rendez-vous. C'est que plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. Par exemple, sur une échelle de 1 à 10, la vitesse d'embarquement varie selon le type d'appareil, le nombre de passagers, d'enfants, de per-

sonnes âgées et, ultimement, la nationalité des personnes qui montent à bord. Si l'avion est rempli de Japonais, le pointage s'élèvera très rapidement pour atteindre un score parfait de 10 sur 10. Comme passagère, je n'hésiterais pas une seule seconde à me mettre en file avec eux. Par contre, si ce sont des Italiens qui voyagent, là, c'est une autre affaire. Si j'étais l'une des hôtesse de l'air qui opèrent ce vol vers l'Italie, pendant l'embarquement, j'aurais le temps de me refaire une beauté dans les toilettes, de prendre un café à l'arrière de l'appareil avec une collègue et de lire le dernier chapitre du plus épais des romans.

Rares sont les vols remplis d'Italiens qui obtiendront un pointage plus élevé que 5 sur 10. Les Italiens ne peuvent pas aller plus vite, car ils parlent à toute la *famiglia* en chemin ! Ils ont probablement rencontré le *padrino* d'un tel dans l'aire d'attente ou la *mamma* d'un autre à la boutique hors taxes. Difficile alors de ne pas faire un brin de jasette avec leur nouvel ami tout en se dirigeant vers leur siège. Nul doute, le temps passe plus vite, et même si j'essayais de les faire bouger plus rapidement, l'un d'eux me répondrait quelque chose qui me serait totalement incompréhensible en gesticulant. Et là, toute la parenté s'en mêlerait.

Je ne bougerai pas d'un centimètre tant que la dame au comptoir ne fera pas son annonce finale d'embarquement. D'ailleurs, je sens que ça approche. Je dois prendre une décision. En préparant mes bagages ce matin, je savais ce que je voulais. Maintenant, je ne sais plus.

Finalement, je m'approche légèrement de la porte d'embarquement. Un pas en avant, c'est déjà ça ! Depuis une bonne quinzaine de minutes, j'entends la même phrase prononcée sur le même ton par la dame au comptoir : « Merci et bon vol ! » Je la trouve très joyeuse, celle-là. Elle a dû être engagée récemment pour être aussi rayonnante de bonheur. Je lui donne deux mois, pas plus. Pire, lorsque les vols vers le Sud

commenceront vers le mois de novembre, à peine deux semaines suffiront pour que son humeur change. Comme d'habitude, munie de son grand sourire, elle imprimera les cartes d'embarquement des passagers. Croyant avoir bien fait, elle leur remettra joyeusement leurs papiers en leur souhaitant bon voyage. Et puis, sans crier gare, un homme bedonnant déjà bourré gueulera : « Heille, toé ! Ch'té dit que je voulais un siège au hublot, pis là, tu m'as donné un siège au milieu. Ma blonde est même pas assise avec moé ! » Et la blonde de renchérir en mâchant sa gomme : « Pus jamais VéoAir, pus jamais ! » Ouais, cette employée souriante va le perdre bien vite, son beau sourire, c'est garanti.

Depuis un moment, je ne fais qu'observer alentour au lieu de réfléchir vraiment à mon choix. Pourquoi j'hésite ? Je devrais être heureuse de partir en voyage avec John. N'ai-je pas désiré cet homme dès le premier regard, dès le premier jour ?



Scarlett, trente ans, est agente de bord, mais elle préfère dire « hôtesse de l'air » parce que c'est plus sexy. Ses amies ne cessent de lui répéter qu'elle est trop exigeante envers la vie, et surtout envers les hommes. Pourtant, elle refuse de laisser de côté ses principes. Elle a bien déniché un emploi de rêve, non ? Alors le reste suivra assurément !

Cependant, travailler à 36 000 pieds d'altitude n'est pas toujours de tout repos. Entre les voyages aux quatre coins du monde, les aventures cocasses avec les passagers et les histoires abracadabrantes de ses collègues, Scarlett attend l'amour. Lorsqu'il se présentera enfin à elle, ce sera sous la forme d'une relation quasiment impossible. Dira-t-elle oui à cet amour et, dans ce cas, à quel prix ?



Elizabeth Landry est agente de bord. Publiciste de formation, elle a étudié un an en Espagne et en a profité pour visiter plusieurs pays d'Europe. Elle a travaillé par la suite comme coopérante commerciale en Équateur. Elle écrit des articles sur ses découvertes dans son blogue : www.chroniqueshotessedelair.com. *L'Hôtesse de l'air*, tome 1, est son premier roman.